

dance, la mer poissonneuse et que Dieu nous bénisse tous. Mon discours est fini (Fotuaika peut faire s'il le veut un autre discours, pourvu que ce soit bien, que ça dise quelque chose et cela vaudrait mieux qu'il soit un peu plus long).

REMARQUES. — Il y en a deux qui vont et viennent pour introniser le roi : Fotuatamai et Heu, voici pourquoi :

Fotuatamai, c'est le chef du bon ordre, c'est pourquoi il cherche le roi nouveau sur les indications de Kivalu et des ministres. Quand il faut demander pardon à Lavelua, les gens vont chercher Fotuatamai et c'est lui qui demande pardon pour ceux qui sont coupables, même si celui-ci est un chef. Voilà pourquoi il commissionne son frère Faikimua pour rester toujours avec le roi.

Quant à Heu, c'est la mère du roi. Il tient le *takapau* de Lavelua, comme le ferait une mère. Cela paraît surtout en ceci : son panier (cadeau de vivres) à Lavelua diffère de ceux des autres chefs : il va à Lavelua avec un *lu* ou un *papa* ou un *taakiniu* (mets indigènes d'arrow-root) qu'il met dans sa ceinture, dont il l'en retire quand il est arrivé près du roi pour le lui donner. C'est ainsi que fait une mère pour son enfant. C'est la raison pour laquelle ces deux circulent avec le roi au moment de son intronisation sous la direction des chefs.

NOTE. — Signification de termes indigènes. *Takapau* : « natte en feuilles de cocotier »; *Tanoa* : « plat à kava »; *Taua* : « assemblée de notables derrière le plat à kava »; *Fau* : « filtre à kava en filasse de bourao »; *Tapu* : « terme de salutation respectueuse »; *Fueloa tapu* : « assemblée des notables se tenant en ligne auprès du roi »; *Fasi tapu* : « même assemblée sur les côtés de la cérémonie »; *Fotuatamai* : « un des ministres »; *Kivalu* : « premier ministre »; *Fotuaika* : « deuxième ministre »; *Heu* : « chef du village de Vaitapu »; *Faikimua* : « un des deux suivants du roi. »

Mgr. A. PONCET.

En marge du « Cargo Cult » aux Nouvelles-Hébrides. Le Mouvement coopératif dit « Malekula Native Company ». — On a peut-être trop tendance à identifier le nationalisme mélanésien avec les différents *Cargo Cults* qui, anciens déjà de plus de deux décades, ont pris dans l'immédiat après-guerre une importance accrue aux yeux des observateurs. Nous voudrions présenter ici le cas récent d'un mouvement indigène spontanément organisé sur des bases économiques et qui, malgré cette apparence rassurante, fut bien près de se voir réprimer par l'Administration du Condominium des Nouvelles-Hébrides.

Le lieu des événements est l'extrême Nord de Malekula, où, sur la côte, quelques villages rassemblent les propriétaires du sol et des réfugiés venus de la région Big Nambas au Sud; ces derniers jouissaient jusqu'ici de l'usufruit de terrains prêtés par les gens au milieu desquels ils étaient venus s'installer, lorsqu'ils fuyaient les lieux d'une guerre trop meurtrière. Ces villages, parfois presque déserts, se sont ainsi trouvés artificiellement « regonflés » il y a moins d'une dizaine d'années. Malgré l'intérêt démographique évident de cette immigration, les groupes voyaient s'installer par le fait même un déséquilibre à l'intérieur de leur organisation sociale. Les propriétaires du sol se trouvaient en face d'un apport inespéré de main-d'œuvre; mais chaque village se partageait désormais en deux groupes, autochtones et étrangers, aux intérêts en grande partie antagonistes. Il fallait une solution. Les plus évolués parmi les propriétaires du sol la trouvèrent peu avant la guerre.

En 1939, trois hommes, Paul Tamulum (d'Aoba) et les dignitaires païens Kaku et Ragra, dit Charley, élaborent la théorie d'une coopérative, d'une

« Company » à la manière des blancs. Unissant leurs efforts, ils produiront du coprah sur une base collective, ce qui leur permettra d'alimenter une caisse commune. Fruit du travail de tous, les fonds serviront à la communauté. La force des Européens est d'ordre économique; il s'agit, par des moyens analogues aux leurs, d'atteindre leur niveau de vie. Des magasins de la « Company » assureront aux membres la distribution gratuite de marchandises; plus tard, au fur et à mesure de la réussite, on créera des écoles et des hôpitaux.

Nantis de cette philosophie, ils se mettent au travail. Sous l'influence de Paul Tamlumum, ils se convertissent au catholicisme en même temps qu'ils lancent l'idée de la coopérative, ne prévoyant pas que les Pères de Vao s'opposeraient au mouvement. Aux alentours de Matanvat, où l'idée était neuve, ils firent très vite leur plein d'adhérents et entreprirent la réalisation de leur plan : débroussage et plantation en grand de nouvelles cocoteraies. Pour écouler sur une base collective la production déjà existante, ils s'adressèrent à un commerçant de Port-Vila auquel ils envoyèrent une députation en novembre 1939; ce dernier fit faire quelques chargements qu'il leur achetait lui-même, tout en se voyant confier la gérance de leur caisse. Avec l'accélération subite des événements en Europe, les chargements prirent fin en même temps que s'arrêtait le rôle de leur agent. Les dirigeants s'adressèrent ensuite à un colon britannique de Malekula pour tenir leur caisse et prendre leur production de coprah, cette fois-ci sous le contrôle du délégué britannique de la circonscription. Pas plus qu'avant, nous n'avons d'éléments matériels pour juger de l'importance des transactions.

On sait que les travaux collectifs de débroussage et de plantation duraient toujours en 1941 quand l'arrangement prit fin. Mais certains se rebellaient contre la pression exercée sur eux pour assurer leur participation. Cette année-là, Paul Tamlumum se vit infliger une peine de prison par le délégué français, pour atteinte à la liberté du travail. A ce stade, pourtant, l'Administration Condominiale ne se rendait pas encore un compte exact de ce que représentait le mouvement.

L'arrivée en force des troupes américaines et leurs besoins de main-d'œuvre mirent toute l'affaire en sommeil. Tout le monde allait à Santo travailler au déchargement des navires. Pendant ces quelques années, les leaders conservent le contact et poursuivent leur propagande. Ici se place un élément qui pour un peu aurait pu devenir déterminant. Certains membres de la Compagnie, à l'occasion de leurs contacts fréquents avec les militaires des U.S.A., se virent faire des promesses d'un avenir doré ou interprétèrent ainsi les déclarations qui leur furent faites. Ragrag Charley, en particulier, donne comme référence un certain capitaine W. Otto qui lui aurait décrit les richesses matérielles que dans l'après-guerre, l'Amérique donnerait aux indigènes. Ces déclarations s'ajoutaient au trouble qu'apporta dans les esprits, comme dans le reste de la Mélanésie, la puissance et la générosité apparente des troupes américaines. Aujourd'hui encore, les ménages chrétiens sont équipés de vaisselle et d'autre mobilier pris sur les « garbage » des troupes d'occupation. Dans la zone d'influence de la Compagnie, l'agitation se marqua par des manifestations pro-américaines; à Matanvat, on hissa le drapeau américain. Le délégué français réagit avec vigueur et Paul Tamlumum, Ragrag et Bule John de Pentecôte se retrouvèrent en prison.

A la fin des hostilités, la Compagnie repart en flèche, mais en prenant

des aspects inquiétants, du moins du point de vue de l'Administration. Non seulement les débroussages reprennent, mais on entreprend de tracer des routes carrossables pour les futurs camions américains. Ragrag Charley se dépense et répand des prophéties typiquement « Cargo Cult »; il va jusqu'à prendre l'initiative de piquer un terrain, futur aérodrome pour les avions que lui aurait promis le capitaine Otto. Même agitation à Pentecôte; en 1947, le délégué de Port-Sandwich, M. Guédès y fait arrêter les travaux de construction de route, et Bule John prend une fois de plus le chemin de la prison.

De sens plus rassis, Paul Tamlumlum et Étienne (chef traditionnel de Matanvat), proposent de reprendre l'ancienne méthode de travail, dont les moyens, sinon les fins, étaient strictement économiques. Au milieu de 1949 s'installe à Santo le fils du premier homme de confiance de la Compagnie. Les dirigeants entrent d'abord en contact avec lui. Quoique les dépositions soient quelque peu confuses, il semble que, lui confiant tout d'abord une affaire de réparation de bateau, les dirigeants en vinrent bientôt à faire de ce jeune homme entreprenant leur agent commercial, sinon leur chef officieux. Sous son impulsion, la *Malekula Native Company* se donne une organisation stable. Un *Big Boss*, Ati de Wala, est à la tête; un nombre variable de *Councillors* exercent les responsabilités locales et font liaison avec Santo; ces *Councillors* semblent assez instables dans leur fonction, leur enthousiasme étant parfois sujet à éclipses.

C'est qu'un certain déséquilibre subsiste dans l'organisation; elle montre en effet des aspects assez différents suivant que l'on se place sur le plan général ou sur le plan local.

A Santo, leur agent a pris la précaution de se faire couvrir par le délégué britannique. Du point de vue de son intérêt personnel, l'affaire se développe et réussit. Les adhérents à la Compagnie ne travaillent plus pour d'autres Européens. Avant l'arrivée de chaque cargo, il envoie un petit bateau à moteur faire le tour de ses centres et recrute en deux ou trois jours quelques cent à deux cents travailleurs dont il loue les services aux maisons de commerce pour le déchargement des navires; comme la main-d'œuvre est rare, il obtient des prix intéressants. Quant à lui, il loge les travailleurs, les nourrit et leur paye un faible salaire, le reste, une somme variable, restant à la caisse de la Compagnie. Quand il ne recrutait pas de travailleurs, le bateau chargeait le coprah des adhérents dont la valeur allait aussi à la caisse de la Compagnie. Des distributions de marchandises furent faites une fois ou deux en contrepartie du coprah ou du travail; par exemple, à Olal (Ambrym) : deux sacs de riz, deux sacs de farine, deux sacs de sucre, une caisse de cigarettes et quatre cartons de conserves de viande contre trente sacs de coprah (approximativement deux tonnes), ce qui correspond au mieux au tiers de la valeur du coprah livré. Ailleurs, à Pentecôte, on payait le coprah dix shillings le sac — au lieu du prix courant de trois livres — le reste allant à la caisse de la Compagnie.

Commercialement et financièrement, la Compagnie était entre les mains de ce commerçant, mais certaines choses échappaient à sa direction. Déjà à Santo il tolérait chez ses travailleurs une apparence de discipline militaire, souvenir d'anciens membres de la défunte *New Hebrides Defence Corps* (Corps territorial formé pendant la guerre). Des punitions furent infligées pour divers manquements à cette discipline, mais l'enquête ne put en établir sans conteste la responsabilité.

Dans le nord de Malekula sévissaient aussi des méthodes d'autorité. Elles s'affirmaient là avec plus d'intensité et des plaintes furent adressées en 1949 au nouvel administrateur-délégué de Port-Sandwich, M. Chadeau. Les leaders locaux de la Compagnie étaient aussi les dirigeants des anciennes familles. Ils avaient enrôlé de plus ou moins bon gré toute la population; chacun devait adhérer à vie, et engager en son nom les générations suivantes, au moins en ce qu'il donnait définitivement au mouvement la plus grande partie de ses terres. Les propriétaires du sol, dont la Compagnie était la chose, n'y trouvaient, rien à redire, mais les émigrés récents se voyaient forcés de rétrocéder au mouvement les terrains prêtés dont ils avaient besoin pour assurer leur subsistance. Malgré les exagérations de certaines dépositions, il semble bien que les champs de cultures vivrières n'aient pas été visés; mais perdre le bénéfice des cocoteraies qu'on leur avait abandonné ou qu'ils avaient contribué à former représentait une perspective peu reluisante pour les nouveaux habitants de la région; ils tombaient économiquement presque entièrement sous la coupe de ceux qui les avaient accueillis, réduits qu'ils étaient à leur servir de main-d'œuvre quasi-bénévole, donnant leur travail contre des promesses dont ils ne voyaient guère venir la réalisation; les quelques distributions de marchandises effectuées furent en effet dérisoires eu égard au travail effectué et à la production de coprah livré. Cherchant à secouer le joug et subissant des menaces pour les amener à respiscence, ils s'adressèrent à l'administrateur de passage. Au cours de son enquête, ce dernier vit à son grand étonnement se dessiner devant lui le détail d'une organisation offrant une complexité inattendue. Certains éléments jouaient un rôle difficile à évaluer. On avait fait distribuer aux adhérents une plaque matriculaire frappée d'un numéro individuel et portant l'inscription *Malnatco (Malekula Native Company)*; en principe ces plaques devaient servir à l'identification des membres à l'occasion des distributions de marchandises à venir; mais elles semblaient en passe de s'élever au rang d'amulettes, de symboles de la puissance future du mouvement.

Il fallut décanter les matériaux, séparer les plaintes valables des informations malveillantes, venues spontanément des informateurs indigènes ou suggérées par les Européens dont le mouvement lésait les intérêts: recruteurs, coprah makers, personnel de la mission adventiste. La présence d'un illuminé tel que Ragrag Charley — il m'a avoué avoir eu des relations, au moins indirectes, avec les chefs John Frum exilés à Port-Sandwich, mais ne rien connaître du *Naked Cult* de Santo — justifiait les indications alarmistes. On avait parlé de promesses d'alcool, d'armes et de munitions et même d'un drapeau noir. Sans prendre au sérieux ces allégations, émanant d'un ennemi de la Compagnie, il faut souligner que, malgré leur inexactitude, elles traduisaient un courant existant mais qui n'a pas eu l'occasion de se développer réellement. On doit espérer qu'une politique de compréhension l'étouffera définitivement.

Une année d'une enquête difficile ramena l'affaire à de plus justes proportions. Mais la Compagnie sentit passer le souffle d'une répression administrative sur le modèle de celle qui fut appliquée à l'époque au mouvement John Frum de Tanna. Ayant vu le danger, les dirigeants expulsèrent Ragrag au début de 1951 et ce dernier partit pour la Nouvelle-Calédonie, laissant la place à ceux qui insistaient sur le côté coopératif de la *Malekula Native Company* et voulaient travailler au moyen de méthodes économiques et donc inattaquables au premier chef.

Le recensement des adhérents effectué au fur et à mesure de l'enquête et continuellement mis à jour montre bien la force et le dynamisme du mouvement. Les dernières informations donnent par région les chiffres suivants (seuls les hommes sont comptés).

Malekula :

Onua	43 adhérents
Wala	9 —
Atchin	9 —
Vao	52 —
South West Bay	17 —
Matanvat	24 —
Bwetevoro	5 —
Vovo	15 —
Lirongrong	24 —
Tanmian	9 —

Pentecôte :

129 adhérents, surtout à Wamut, Henbok, Varewerep, Bulhak, Laratowo, Lewawa et Namaram.

Ambrym :

31 adhérents, surtout à Wakon (anciennement John Frum).

Il est probable que ces renseignements ne sont plus valables, étant donné la progression constante du mouvement. Kaku, sortant de prison, a recruté en une fois les hommes du canton d'Onua. Les leaders, toujours persuadés de la valeur de leur tentative, montrent un enthousiasme communicatif. Dans ces villages hébridais peu peuplés, les adhésions se font en bloc après des discussions générales, de façon indépendante de la confession religieuse et jusqu'ici en dépit de l'opinion défavorable exprimée par tous les missionnaires.

Actuellement, l'Administration a abandonné ses intentions répressives, malgré les nombreuses pressions qui se sont exercées en ce sens. L'extension en 1948 du mouvement sur Pentecôte menaçait en effet les intérêts de nombre de colons dont cet île était le champ de recrutement habituel.

Depuis l'enquête les affaires de la Compagnie se sont régularisées. Les deux bateaux ont été récemment inscrits au nom des indigènes; mais les salaires payés ne sont pas encore remontés à une échelle normale, ils oscillent entre cinq et huit livres alors que le taux moyen est stabilisé aux environs de quinze livres australiennes par mois.

Ainsi, après bien des vicissitudes, la *Malekula Native Company* semble avoir atteint un niveau d'équilibre et acquis certains résultats. A mon départ du nord de l'île, en mars 1951, on rectifiait le tracé des routes afin d'assurer le passage du camion qu'ils voulaient faire venir; un homme avait déjà été envoyé à Santo pour en apprendre la conduite et le maniement. Le véhicule prévu permettrait une plus grande production de coprah, dont il faciliterait le transport depuis les cocoteraies éloignées jusqu'au bord de la mer.

La période trouble est passée où le mouvement pouvait s'engager sur une voie dangereuse, parallèle à celle prise à Tanna lors de l'agitation de John

Frum. L'extension sur Pentecôte s'est faite calmement, sans dépossession de terrains ni obligation au travail. Sur Malekula cette agitation s'était révélée nuisible; un mouvement général des anciens réfugiés « Big Nambas » les fait retourner sur leurs terrains propres, où ils réorganisent des villages neufs.

Aujourd'hui, l'Administration du Condominium se demande en quel sens intervenir. Il est certain qu'une certaine surveillance limiterait les abus et pourrait, au mieux, permettre, si l'on voulait, un travail éducatif efficace. Le mouvement semble assuré du soutien de l'opinion indigène; mais à ses chefs, malgré la justesse de leur conception générale, il manque la connaissance des techniques financières et commerciales; ils espèrent l'apprendre de celui à qui ils se sont confiés; il faut bien se dire toutefois, que dans leur esprit, cette gestion donnée à un Européen ne représente qu'un stade temporaire; ils aspirent à voler un jour de leurs propres ailes. Une aide éclairée du gouvernement local faciliterait cette transition; elle permettrait d'éviter les rancœurs, et les déceptions des expériences déçues. La tentative actuelle, si elle est politique dans son but d'autonomie, se veut des moyens économiques exclusifs de toute agitation irrationnelle sur le mode « Cargo Cult ». Si le mouvement se voyait acculé à une impasse, par la puissance des intérêts qui lui sont opposés, il pourrait bien évoluer rapidement dans le sens d'une agitation politique de caractère plus classique. Étant donné la situation particulière des Hébrides cela poserait alors des problèmes trop difficiles à résoudre sur le simple plan administratif.

Jean GUIART.

Les races de la Papouasie. — *Résumé de la communication faite à la Société par le R.P. André Dupeyrat, M.S.C. le vendredi 2 mars 1951.* — La Papouasie est la partie sud-est de la Nouvelle-Guinée; celle-ci est la seconde île du monde au point de vue superficie (la première étant le Groënland). Les premiers blancs se sont installés en Papouasie à la fin du XIX^e siècle. Cette région ne compte qu'une seule ville digne de ce nom : Port-Moresby. Elle demeure l'un des territoires les plus mal connus qui soient au monde. Quelques auteurs ont étudié certaines tribus, mais il s'agissait soit de tribus littorales, soit de tribus excentriques donc non représentatives de vrais « Papous »; ces auteurs sont principalement Malinowsky, Haddon, Seligman, F. E. Williams. D'autre part, quelques *patrol-officers* ont traversé le pays (les *Annual Reports* publiés par le gouvernement reproduisent leurs rapports). On reste donc dans l'inconnu. Il faut se garder de trancher trop péremptoirement : Speiser, par exemple, a nié la présence des Pygmées, mais il n'a étudié que le Sépik où, effectivement, il n'existe aucun pygmée, ceux-ci se trouvant à l'intérieur. Au cours de ses recherches, Speiser a repéré des traces tasmanoïdes et australoïdes. On peut estimer à 450.000 le nombre total des habitants de Papouasie.

Dans le cadre d'une première esquisse générale, brossée à larges traits, on peut analyser cinq grands groupes ethniques, pour lesquels nous proposons la terminologie suivante :

1° *Les Pygmo-Papouanésiens.* — Ils constituent environ 2,5 p. 100 de l'ensemble de la population. Leur taille moyenne est de 1 m. 47. Ils sont dolicho-céphales avec parfois une tendance à la mésocéphalie (indice céphalique : 76). Leur teint est brun clair. Ils ont des cheveux crépus et courts. Ils habitent

OFFICE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE OUTRE-MER
20, rue Monsieur
PARIS VII^o

COTE DE CLASSEMENT N° 692

SCIENCES HUMAINES

EN MARGE DU "CARGO CULT" AUX NOUVELLES-HEBRIDES. LE MOUVEMENT COOPERATIF
DIT "MALEKULA NATIVE COMPANY"

par

J. GUIART

B 22938



N° 692

Soc. Océanistes
7. 7. 1951